

L'art du portrait

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1994). L'art du portrait. *Liberté*, 36(4), 158–160.

EN MARGE

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

L'ART DU PORTRAIT

C'est un art très ancien. Il a peut-être commencé à Fayoum, en Égypte, où les portraits, miraculeusement préservés dans le sable sec, ouvrent de grands yeux expressifs, jamais les mêmes. Des barbes en collier, des bijoux, une fossette au menton cherchent à traduire la singularité de gens dont nous ignorons jusqu'aux noms. Portraits funéraires, comme si l'essence de la vie ne pouvait être recueillie qu'au moment de la quitter.

Le portrait peut être aussi un exercice de style, dans la classe, le vendredi après-midi, à l'heure de la composition française : « Mes enfants, vous ferez le portrait de votre meilleur ami. » Et tous de décrire ses cheveux, ses yeux, son nez. Comment traduire une vérité qui affleure seulement ?

C'est ce à quoi s'emploient Marcel Schwob et Alberto Savinio dans deux ouvrages que l'on vient de rééditer : *Vies imaginaires*¹ et *Hommes, racontez-vous*². Un peu comme le peintre choisit, certains jours, de travailler sur le motif plutôt qu'en atelier, Schwob et Savinio s'installent devant les vies de Collodi, le père de Pinocchio, du peintre florentin Paolo Uccello, de Pocahontas, princesse indienne grimée en lady, de Guillaume Apollinaire, Jules Verne,

1. Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1994 (1957).

2. Paris, Gallimard, « L'Étrangère », 1994 (1978).

Isadora Duncan..., et cherchent à restituer l'essence d'une existence que sa singularité aura rendue exemplaire. Car c'est bien de l'originalité de l'artiste qu'il s'agit avant tout, de ces signes avant-coureurs de l'œuvre que deviennent tel vagissement d'enfant, telle rébellion ou autres amours contrariées.

Schwob et Savinio travaillent vite, mais sans bâcler ; dans la fièvre, plutôt, un peu comme Delacroix brossa en quinze minutes, d'un geste vigoureux, l'amas de lances, de casques et de manteaux qui figure à l'avant-plan de sa *Lutte de Jacob avec l'ange*. Les décors sont campés, les protagonistes en place. Une vie n'est pas une œuvre d'art ; elle y conduit en abandonnant de mystérieux jalons dont le sens n'apparaît qu'après coup. Travailler vite, c'est avoir su les repérer avant tout le monde. En rendre compte est autre chose.

Car les mots sont retors. Il faut du temps pour emprunter le long détour qui, sur les traces d'Isadora Duncan, entraîne le lecteur de Savinio en Grèce, du côté de l'étal d'une marchande de quatre-saisons, pour y tâter longuement des melons en compagnie d'un professeur féru de déclinaisons et avec lui, beaucoup plus tard, lever les yeux sur une tribu d'Américains en qui le peuple, abusé par tant d'excentricité, ne peut voir que la réincarnation inopinée de contemporains d'Homère. Les mots exigeront toujours de celui qui les assemble un travail que la fièvre, quand elle survient, ne facilite qu'en apparence. Comment rattraper l'intuition qui fuit, la retenir, l'examiner sous toutes les coutures, l'interroger ?

Mieux que la biographie, toujours tentée par l'obsession, le portrait bref permet de croquer, en théorie, les vies de tous les hommes illustres que compte l'histoire de l'humanité — à supposer qu'il se trouve un écrivain pour être tenté par chacune. C'est le miroir promené le long de routes diverses pour y chercher une matière

romanesque où l'imagination joue un rôle secondaire, où tout l'art réside dans l'organisation du matériau, comme dirait Aristote, cet autre Grec qui aurait pu figurer dans une galerie de portraits où domine autant la Grèce antique — miroir et creuset.

Et l'esprit grec n'est pas ce que l'on a cru, explique Savinio que ses origines donnent envie d'écouter sur la question. Ni équilibre ni harmonie, il évoquerait plutôt la « finesse animale », la « force inapparente et concentrée » de l'olivier, toutes qualités fort utiles à l'écrivain qui chaque jour s'acharne à pousser sa charrue dans le sillon étroit de ses livres. Ni patience ni entêtement pour autant, c'est plutôt le « nécessaire bloc de stupidité qui est à l'artiste fort ce que le lest est au navire³ » et dont, ajoute-t-il, Jules Verne était abondamment pourvu...

Des vies illustres, qui se prêtent à la rêverie par une singularité souvent très tôt affirmée. Des vies façonnées de telle manière qu'elles servent de marmite où mijoteront les œuvres d'imagination à venir. Des vies hors du commun, même s'il est permis de penser que toute vie a reçu en partage un lustre, qu'elle ignorera peut-être jusqu'à la fin, n'ayant trouvé aucun écrivain susceptible d'en traiter le matériau autrement qu'en suivant la voie facile des péripéties qui, dans certains livres, parsèment toutes ces vies aussi « romanesques » qu'ennuyeuses.

Michon peignant le facteur Rollin plutôt que Van Gogh, et Van Gogh lui-même qui l'a aimé comme un frère, disent assez la dignité de tout homme, la grandeur de toute existence, ce que dans ma rue, à l'instant, le grelot paisible et têtue du rémouleur reprend en écho.

3. *Ibid.*, p. 146.